

«Il y a encore du travail jusqu'à la parité!»

Musique classique

Claire Gibault a été l'une des premières femmes à diriger des orchestres. Elle raconte son engagement avant son concert avec le Sinfonietta.

La voix douce, le sourire toujours au bord des lèvres, Claire Gibault aime parfois fermer les yeux en parlant, comme pour chercher en elle-même le mot juste, le sentiment vrai. Chez elle, rien qui pose ou qui impose. Et pourtant: la cheffe d'orchestre française pourrait se vanter, entre autres exploits, d'avoir été la première femme à diriger l'orchestre de la Scala de Milan et les Berliner Philharmoniker! Lorsqu'elle a décroché son premier prix de direction en 1969 au Conservatoire de Paris, «France Soir» avait mis sur sa une les premiers astronautes sur la Lune et Claire Gibault, première femme cheffe d'orchestre

Dans sa petite loge au sous-sol du BCV Concert Hall où elle s'apprête à répéter avec le Sinfonietta de Lausanne, la cheffe d'orchestre évoque sa carrière. Ses années à l'Opéra National de Lyon, sa collaboration étroite avec Claudio Abbado, son orchestre, le Paris Mozart Orchestra, qu'elle a fondé... Et récemment le concours de cheffes d'orchestre La Maestra qui a connu sa 2^e édition à Paris.

En tant que femme cheffe, quel style de direction avez-vous développé?

À l'époque où j'ai commencé, il n'y avait pas de modèle féminin. J'ai dû me construire en misant sur la sobriété et la rigueur, car je voulais être reconnue comme professionnelle. Les jeunes cheffes ne se posent plus ces questions: voyez Barbara Hannigan qui dirige bras nus et cheveux décoiffés! D'autre part, j'ai toujours essayé de ne jamais humilier, d'être dans la bienveillance et l'humilité. Diriger n'est pas dominer, mais établir une bonne relation avec d'excellents musiciens. L'ère des dictateurs colériques est passée.

Qui sont vos mentors en direction?

Je cite toujours Claudio Abbado. En 1988, je venais de diriger «Pélés et Mélisande» à Lyon et j'avais appris qu'il allait monter l'opéra de Debussy pour la première fois à la Scala. J'ai osé lui écrire un mot, lui proposer le matériel que j'avais réuni pour me préparer et il m'a pris comme assistante. Je l'ai accompagné ensuite à Berlin et Londres. Abbado était un modèle de douceur. Mais à Lyon, j'ai aussi assisté Gardiner, très autoritaire et distant. On apprend aussi en recevant des coups au derrière!

Vous vous êtes par contre toujours insurgée contre les inégalités de traitement. D'où votre projet de concours pour cheffes d'orchestre?

Pour bien diriger, il faut diriger souvent, se forger un répertoire, un style, une musculation. Et le plus difficile est d'être engagée. Le concours La Maestra n'allait pas de soi. Est-ce que ça allait rendre service aux femmes et révéler des talents? J'en suis maintenant convaincue: à la première édition en 2020, on a reçu 220 candidates de 51 nationalités. Avant le concours, il y avait 4% de femmes invitées à diriger dans les saisons d'orchestre en Europe. Aujourd'hui, on en est à 10%. Il y a encore du travail jusqu'à la parité!

Comment s'est monté ce projet avec le Sinfonietta?

Grâce à Emmanuel Dayer, son directeur exécutif. Nous avons pu ajouter trois master classes avec les étudiants en direction de l'HEMU. Ce sont des moments très agréables placés sous le signe de la transmission et de la générosité. Les musiciens peuvent apprendre beaucoup de ces séances, car on y parle aussi des problématiques des instrumentistes, de l'entraînement corporel. C'est un métier très charnel, qui demande beaucoup d'endurance.

Matthieu Chenal

Lausanne, salle Métropole

Je 17 nov. (20 h)

www.sinfonietta.ch



Le Sinfonietta de Lausanne répète la «Symphonie fantastique» de Berlioz sous la direction de Claire Gibault. JEAN-PAUL GUINNARD